

Et ne me quittez pas.  
On fait de nous trop peu de cas,  
Et je suis las  
De ce fracas.  
Tout ce fracas,  
Cet embarras,  
Me pèse par trop sur les bras.  
S'il me prend jamais envie  
De retourner de ma vie  
A ballet ni comédie,  
Je veux bien qu'on m'estropie.

Allons, ma mie,  
Suivez mes pas,  
Je vous en prie,  
Et ne me quittez pas.  
On fait de nous trop peu de cas.

LA VIEILLE BOURGEOISE BAILLARDE.

Allons, mon mignon, mon fils,  
Regagnons notre logis,  
Et sortons de ce taudis  
Où l'on ne peut être assis.  
Ils seront bien ébaubis  
Quand ils nous verront partis.

Trop de confusion règne dans cette salle,  
Et j'aimerais mieux être au milieu de la halle.  
Si jamais je reviens à semblable régale,  
Je veux bien recevoir des soufflets plus de six.

Allons, mon mignon, mon fils,  
Regagnons notre logis,  
Et sortons de ce taudis  
Où l'on ne peut être assis.

Le Donneur de livres revient avec les Importuns qui l'ont suivi.

CHOEUR DE SPECTATEURS.  
A moi, monsieur, à moi! de grâce, à moi, monsieur!  
Un livre, s'il vous plaît, à votre ser viteur.

Les Importuns, ayant pris des livres des mains de celui qui les donne, les distribuent aux spectateurs, pendant que le Donneur de livres danse; après quoi ils se joignent à lui, et forment la première entrée.

## DEUXIÈME ENTRÉE.

ESPAGNOLS.

TROIS ESPAGNOLS, chantants; ESPAGNOLS, dansants.

PREMIER ESPAGNOL.  
Sé que me muero de amor,  
Y solicito el dolor.

Aun muriendo de querer,  
De tan buen aire adolezco,  
Que es mas de lo que padezco,  
Lo que quiero padecer;  
Y no pudiendo exceder  
A mi deseo el rigor.

Sé que me muero de amor,  
Y solicito el dolor.

Lisonjea me la suerte  
Con piedad tan advertida,  
Que me asegura la vida  
En el riesgo de la muerte.  
Vivir del golpe fuerte  
Es de mi salud primor.

Sé que me muero de amor,  
Y solicito el dolor.

Danse de six Espagnols, après laquelle deux autres Espagnols dansent ensemble.

PREMIER ESPAGNOL.  
Ay! que locura, con tacta rigor  
Quejarse de Amor,  
Del nino bonito  
Que todo es dulzura!  
Ay! que locura!  
Ay! que locura!

SECOND ESPAGNOL.  
El dolor solicita  
El que al dolor se da:  
Y nadie de amor muere,  
Sino quien no sabe amar.

PREMIER ET SECOND ESPAGNOLS.  
Dulce muerte es el amor  
Con correspondencia igual;  
Y si esta gozamos hoy,  
Porque la quierens turbar?

TROISIÈME ESPAGNOL.  
Alegre en amorado,  
Y tome mi parecer,  
Que en questo de querer  
Todo es hallar el vado.

TOUS TROIS ENSEMBLE.  
Vaya, vaya de fiesta!  
Vaya de bayle!

Alegria, alegria, alegria!  
Que esto de dolor es fantasia.

## TROISIÈME ENTRÉE.

ITALIENS.

UNE ITALIENNE, chantante; UN ITALIEN, chantant; ARLEQUIN, TRIVELINS et SCARAMOUCHES, dansants.

L'ITALIENNE.  
Di rigori armata il seno,  
Contro Amor mi ribellai;  
Ma fui vinta in un baleno  
Al mirar due vaghi rai.  
Ah! che resiste poco  
Cor di gelo a stral di fuoco!  
Ma si caro è 'l mio tormento,  
Dolce è si la piaga mia,  
Che 'l penare è mio contento,  
E 'l sanarmi è tirannia;  
Ah! che più giova e piace,  
Quanto amor è più vivace!

Deux Scaramouches et deux Trivelins représentent avec Arlequin une nuit, à la manière des comédiens italiens.

L'ITALIEN.  
Bel tempo cha vola  
Rapisce il contento:  
D'Amor nella scuola  
Si coglie il momento.

L'ITALIENNE.  
Insin che florida  
Ride l'età  
Che pur tropp' orrida,  
Da noi sen va.

TOUS DEUX ENSEMBLE.  
Sù cantiamo,  
Sù godiamo,  
Ne' bei di di gioventù:  
Perduto ben non si racquista più.

L'ITALIEN.  
Pupilla ch' è vaga  
Mille alme incatena,  
Fà dolce la piaga,  
Felice la pena.

L'ITALIENNE.  
Ma poichè frigidà  
Languet l'età,  
Pù l'alma rigida  
Fiamme non ha.

TOUS DEUX ENSEMBLE.  
Sù cantiamo,  
Sù godiamo,  
Ne' bei di di gioventù:  
Perduto ben non si racquista più.

Les Scaramouches et les Trivelins finissent l'entrée par une danse.

## QUATRIÈME ENTRÉE.

FRANÇAIS.

DEUX POITEVINS chantants et dansants; POITEVINS et POITEVINES dansants.

PREMIER POITEVIN.  
Ah! qu'il fait beau dans ces bocages!  
Ah! que le ciel donne un beau jour!

SECOND POITEVIN.  
Le rossignol, sous ces tendres feuillages,  
Chante aux échos son doux retour.

Ce beau séjour,  
Ces doux ramages,  
Ce beau séjour  
Nous invite à l'amour.

TOUS DEUX ENSEMBLE.  
Vois, ma Climène,  
Vois, sous ce chêne,  
S'entre-baiser ces oiseaux amoureux;  
Ils n'ont rien dans leurs vœux  
Qui les gêne;

De leurs doux feux  
Leur âme est pleine:  
Qu'ils sont heureux!  
Nous pouvons tous deux,  
Si tu le veux,  
Être comme eux.

Trois Poitevins et trois Poitevines dansent ensemble.

## CINQUIÈME ET DERNIÈRE ENTRÉE.

Les Espagnols, les Italiens et les Français se mêlent ensemble et forment la dernière entrée.

CHOEUR DE SPECTATEURS.  
Quels spectacles charmants! quels plaisirs goûtons-nous!  
Les dieux mêmes, les dieux, n'en ont pas de plus doux!

FIN DU BOURGEOIS GENTILHOMME.

## LE SICILIEN

00

## L'AMOUR PEINTRE

COMÉDIE-BALLET EN UN ACTE. — 1667.

PERSONNAGES.

DON PÈDRE, gentilhomme sicilien. DEUX LAQUAIS.  
ADRASTE, gentilhomme français, amant d'Isidore. PERSONNAGES DU BALLET.  
ISIDORE, Grecque, esclave de don Pèdre. MUSICIENS.  
ZAÏDE, esclave. ESCLAVE chantant.  
UN SÉNATEUR. ESCLAVES dansants.  
HALI, Turc, esclave d'Adraste. MAURES et MAURESQUES, dansants.

La scène est à Messine, dans une place publique.

## SCÈNE PREMIÈRE.

HALI, MUSICIENS.

HALI (aux musiciens). Chut! N'avancez pas davantage, et demeurez dans cet endroit jusqu'à ce que je vous appelle.

## SCÈNE II.

HALI.

Il fait noir comme dans un four. Le ciel s'est habillé ce soir en Scaramouche, et je ne vois pas une étoile qui montre le bout de son nez. Sotte condition que celle d'un esclave, de ne vivre jamais pour soi, et d'être toujours tout entier aux passions d'un maître, de n'être réglé que par ses humeurs, et de se voir réduit à faire ses propres affaires de tous les soucis qu'il peut prendre! Le mien me fait ici épouser ses inquiétudes; et, parce qu'il est amoureux, il faut que, nuit et jour, je n'aie aucun repos. Mais voici des flambeaux, et sans doute c'est lui.

## SCÈNE III.

ADRASTE, DEUX LAQUAIS (portant chacun un flambeau); HALI.

ADRASTE. Est-ce toi, Hali?

HALI. Et qui pourrait-ce être que moi, à ces heures de nuit? Hors vous et moi, monsieur, je ne crois pas que personne s'avise de courir maintenant les rues.

ADRASTE. Aussi ne crois-je pas qu'on puisse voir personne qui sente dans son cœur la peine que je sens. Car enfin ce n'est rien d'avoir à combattre l'indifférence ou les rigueurs d'une beauté qu'on aime; on a

toujours au moins le plaisir de la plainte et la liberté des soupirs: mais ne pouvoir trouver aucune occasion de parler à ce qu'on adore, ne pouvoir savoir d'une belle si l'amour qu'inspirent ses yeux est pour lui plaire ou lui déplaire, c'est la plus fâcheuse, à mon gré, de toutes les inquiétudes, et c'est où me réduit l'incommodé jaloux qui veille avec tant de souci sur ma charmante Grecque, et ne fait pas un pas sans la traîner à ses côtés.

HALI. Mais il est, en amour, plusieurs façons de se parler; et il me semble, à moi, que vos yeux et les siens, depuis près de deux mois, se sont dit bien des choses.

ADRASTE. Il est vrai qu'elle et moi souvent nous nous sommes parlé des yeux; mais comment reconnaître que, chacun de notre côté, nous avons comme il faut expliqué ce langage? Et que sais-je, après tout, si elle entend bien tout ce que mes regards lui disent, et si les siens me disent ce que je crois parfois entendre?

HALI. Il faut chercher quelque moyen de se parler d'autre manière.

ADRASTE. As-tu là tes musiciens?

HALI. Oui.

ADRASTE. Fais-les approcher. (Seul.) Je veux jusques au jour les faire ici chanter, et voir si leur musique n'obligera point cette belle à paraître à quelque fenêtre.

## SCÈNE IV.

ADRASTE, HALI, MUSICIENS.

HALI. Les voici. Que chanteront-ils?

ADRASTE. Ce qu'ils jugeront de meilleur.

HALI. Il faut qu'ils chantent un trio qu'ils me chanteront l'autre jour.

ADRASTE. Non. Ce n'est pas ce qu'il me faut.

HALI. Ah! monsieur! c'est du beau bécarré.

ADRASTE. Que diantre veux-tu dire avec ton beau bécarré?

HALI. Monsieur, je tiens pour le bécarré. Vous savez que je m'y connais. Le bécarré me charme; hors du bécarré, point de salut en harmonie. Ecoutez un peu ce trio.

ADRASTE. Non; je veux quelque chose de tendre et de passionné, quelque chose qui m'entretienne dans une douce rêverie.

HALI. Je vois bien que vous êtes pour le bémol. Mais il y a moyen de nous contenter l'un et l'autre: il faut qu'ils vous chantent une certaine scène d'une petite comédie que je leur ai vu essayer. Ce sont deux bergers amoureux, tout remplis de langueur, qui, sur bémol, viennent séparément faire leurs plaintes dans un bois, puis se découvrent l'un à l'autre la cruauté de leurs maîtresses; et là-dessus vient un berger joyeux avec un bécarré admirable, qui se moque de leur faiblesse.

ADRASTE. J'y consens. Voyons ce que c'est.

HALI. Voici tout juste un lieu propre à servir de scène; et voilà deux flambeaux pour éclairer la comédie.

ADRASTE. Place-toi contre ce logis, afin qu'au moindre bruit que l'on fera dedans je fasse cacher les lumières.

## FRAGMENT DE COMÉDIE

CHANTÉ ET ACCOMPAGNÉ PAR LES MUSICIENS QU'HALI A AMENÉS.

## SCÈNE PREMIÈRE.

PHILÈNE, TIRCIS.

PREMIER MUSICIEN (représentant Philène).  
Si du triste récit de mon inquiétude  
Je trouble le repos de votre solitude,  
Rochers, ne soyez pas fâchés ;  
Quand vous saurez l'excès de mes peines secrètes,  
Tout rochers que vous êtes,  
Vous en serez touchés.

DEUXIÈME MUSICIEN (représentant Tircis).  
Les oiseaux réjouis dès que le jour s'avance  
Recommencent leurs chants dans ces vastes forêts ;  
Et moi j'y recommence  
Mes soupirs languissants et mes tristes regrets.  
Ah ! mon cher Philène !

PHILÈNE.  
Ah ! mon cher Tircis !  
TIRCIS.  
Que je sens de peine !  
PHILÈNE.  
Que j'ai de soucis !  
TIRCIS.

Toujours sourde à mes vœux est l'ingrate Climène.  
PHILÈNE.

Chloris n'a point pour moi de regards adoucis.  
TOUS DEUX ENSEMBLE.  
O loi trop inhumaine !  
Amour, si tu ne peux les contraindre d'aimer,  
Pourquoi leur laisses-tu le pouvoir de charmer ?

## SCÈNE II.

PHILÈNE, TIRCIS, UN PATRE.

TROISIÈME MUSICIEN (représentant un père).  
Pauvres amants, quelle erreur  
D'adorer des inhumaines !  
Jamais des âmes bien saines  
Ne se payent de rigueur ;  
Et les faveurs sont les chaînes  
Qui doivent lier un cœur.  
On voit cent belles ici  
Auprès de qui je m'empresse ;  
A leur vouter ma tendresse  
Je mets mon plus doux souci :  
Mais, lorsque l'on est tigresse,  
Ma foi, je suis tigre aussi.

PHILÈNE ET TIRCIS ENSEMBLE.  
Heureux, hélas, qui peut aimer ainsi !

HALI. Monsieur, je viens d'ouïr quelque bruit au dedans.  
ADRASTE. Qu'on se retire vite, et qu'on éteigne les flambeaux.

## SCÈNE V.

DON PÈDRE, ADRASTE, HALI.

DON PÈDRE (sortant de sa maison en bonnet de nuit et en robe de chambre, avec une épée sous son bras). Il y a quelque temps que j'entends chanter à ma porte : et sans doute cela ne se fait pas pour rien. Il faut que, dans l'obscurité, je tâche à découvrir quelles gens ce peut être.

ADRASTE. Hali !  
HALI. Quoi ?  
ADRASTE. N'entends-tu plus rien ?  
HALI. Non.

(Don Pèdre est derrière eux qui les écoute.)

ADRASTE. Quoi ! tous nos efforts ne pourront obtenir que je parle un moment à cette aimable Grecque ! et ce jaloux maudit, ce traître de Sicilien, me fermera toujours tout accès auprès d'elle !

HALI. Je voudrais de bon cœur que le diable l'eût emporté, pour la fatigue qu'il nous donne, le fâcheux, le bourreau qu'il est ! Ah ! si nous le tenions ici, que je prendrais de joie à venger sur son dos tous les pas inutiles que sa jalousie nous fait faire !

ADRASTE. Si faut-il bien pourtant trouver quelque moyen, quelque in-

vention, quelque ruse, pour attraper notre brutal. J'y suis trop engagé pour en avoir le démenti ; et quand j'y devrais employer...

HALI. Monsieur, je ne sais pas ce que cela veut dire, mais la porte est ouverte, et si vous le voulez, j'entrerai doucement pour découvrir d'où cela vient.

(Don Pèdre se retire sur sa porte.)

ADRASTE. Oui, fais, mais sans faire de bruit. Je ne m'éloigne pas de toi. Pùt au ciel que ce fût la charmante Isidore !

DON PÈDRE (donnant un soufflet à Hali). Qui va là ?

HALI (pendant le soufflet à don Pèdre). Ami !

DON PÈDRE. Holà ! Francisque, Dominique, Simon, Martin, Pierre, Thomas, George, Charles, Barthélemi, allons, promptement, mon épée, ma rondache, ma hallebarde, mes pistolets, mes mousquetons, mes fusils ! Vite, dépêchez. Allons, tue ! point de quartier !

## SCÈNE VI.

ADRASTE, HALI.

ADRASTE. Je n'entends remuer personne. Hali, Hali !

HALI (caché dans un coin). Monsieur.

ADRASTE. Où donc te caches-tu ?

HALI. Ces gens sont-ils sortis ?

ADRASTE. Non. Personne ne bouge.

HALI (sortant d'où il était caché). S'ils viennent, ils seront frottés.

ADRASTE. Quoi ! tous nos soins seront donc inutiles, et toujours ce fâcheux jaloux se moquera de nos desseins !

HALI. Non. Le courroux du point d'honneur me prend ; il ne sera pas dit qu'on triomphe de mon adresse ; ma qualité de fourbe s'indigne de tous ces obstacles, et je prétends faire éclater les talents que j'ai eus du ciel.

ADRASTE. Je voudrais seulement que, par quelque moyen, par un billet, par quelque bouche, elle fût avertie des sentiments qu'on a pour elle, et savoir les siens là-dessus. Après, on peut trouver facilement les moyens...

HALI. Laissez-moi faire seulement. J'en essayerai tant, de toutes les manières, que quelque chose enfin nous pourra réussir. Allons, le jour paraît ; je vais chercher mes gens et venir attendre en ce lieu que notre jaloux sorte.

## SCÈNE VII.

DON PÈDRE, ISIDORE.

ISIDORE. Je ne sais pas quel plaisir vous prenez à me réveiller si matin. Cela s'ajuste assez mal, ce me semble, au dessein que vous avez pris de me faire peindre aujourd'hui ; et ce n'est guère pour avoir le teint frais et les yeux brillants que se lever ainsi dès la pointe du jour.

DON PÈDRE. J'ai une affaire qui m'oblige à sortir à l'heure qu'il est.

ISIDORE. Mais l'affaire que vous avez eût bien pu se passer, je crois, de ma présence, et vous pouviez, sans vous incommoder, me laisser goûter les douceurs du sommeil du matin.

DON PÈDRE. Oui. Mais je suis bien aise de vous voir toujours avec moi. Il n'est pas mal de s'assurer un peu contre les soins des surveillants ; et, cette nuit encore, on est venu chanter sous nos fenêtres.

ISIDORE. Il est vrai. La musique en était admirable.

DON PÈDRE. C'était pour vous que cela se faisait ?

ISIDORE. Je le veux croire ainsi, puisque vous me le dites.

DON PÈDRE. Vous savez qui était celui qui donnait cette sérénade ?

ISIDORE. Non pas ; mais, qui que ce puisse être, je lui suis obligée.

DON PÈDRE. Obligée !

ISIDORE. Sans doute, puisqu'il cherche à me divertir.

DON PÈDRE. Vous trouvez donc bon qu'il vous aime ?

ISIDORE. Fort bon. Cela n'est jamais qu'obligeant.

DON PÈDRE. Et vous voulez du bien à tous ceux qui prennent ce soin ?

ISIDORE. Assurément.

DON PÈDRE. C'est dire fort net ses pensées.

ISIDORE. A quoi bon de dissimuler ? Quelque mine qu'on fasse, on est toujours bien aise d'être aimée. Ces hommages à nos appas ne sont jamais pour nous déplaire. Quoi qu'on en puisse dire, la grande ambition des femmes est, croyez-moi, d'inspirer de l'amour. Tous les soins qu'elles prennent ne sont que pour cela, et l'on n'en voit point de si fière qui ne s'applaudisse en son cœur des conquêtes que font ses yeux.

DON PÈDRE. Mais si vous prenez, vous, du plaisir à vous voir aimée, savez-vous bien, moi qui vous aime, que je n'y en prends nullement ?

ISIDORE. Je ne sais pas pourquoi cela ; et, si j'aimais quelqu'un, je n'aurais point de plus grand plaisir que de le voir aimé de tout le monde. Y a-t-il rien qui marque davantage la beauté du choix que l'on fait, et n'est-ce pas pour s'applaudir, que ce que nous aimons soit trouvé fort aimable ?

DON PÈDRE. Chacun aime à sa guise, et ce n'est pas là ma méthode. Je serai fort ravi qu'on ne vous trouve point si belle, et vous m'obligerez de n'affecter point tant de le paraître à d'autres yeux.

ISIDORE. Quoi ! jaloux de ces choses-là ?

DON PÈDRE. Oui, jaloux de ces choses-là ; mais jaloux comme un tigre, et, si vous voulez, comme un diable. Mon amour vous veut toute à moi. Sa délicatesse s'offense d'un souris, d'un regard qu'on vous peut arracher ; et tous les soins qu'on me voit prendre ne sont que pour fermer tout accès aux galants, et m'assurer la possession d'un cœur dont je ne puis souffrir qu'on me vole la moindre chose.

ISIDORE. Certes, voulez-vous que je dise ? vous prenez un mauvais parti ; et la possession d'un cœur est fort mal assurée lorsqu'on prétend le retenir par force. Pour moi, je vous l'avoue, si j'étais galant d'une femme qui fût au pouvoir de quelqu'un, je mettrais toute mon étude à rendre ce quelqu'un jaloux, et l'obliger à veiller nuit et jour celle que je voudrais gagner. C'est un admirable moyen d'avancer ses affaires ; et l'on ne tarde guère à profiter du chagrin et de la colère que donnent à l'esprit d'une femme la contrainte et la servitude.

DON PÈDRE. Si bien donc que, si quelqu'un vous en contait, il vous trouverait disposée à recevoir ses vœux ?

HALI (se mettant entre don Pèdre et Isidore).

(Il se tourne vers Isidore à chaque parole qu'il dit à don Pèdre, et lui fait des signes pour lui faire connaître le dessein de son maître.)

Signor (avec la permission de la signore), je vous dirai (avec la permission de la signore) que je viens vous trouver (avec la permission de la signore) pour vous prier (avec la permission de la signore) de vouloir bien (avec la permission de la signore)...

DON PÈDRE. Avec la permission de la signore, passez un peu de ce côté. (Don Pèdre se met entre Hali et Isidore.)

HALI. Signor, je suis un virtuose.

DON PÈDRE. Je n'ai rien à donner.

HALI. Ce n'est pas ce que je demande. Mais, comme je me mêle un peu de musique et de danse, j'ai instruit quelques esclaves qui voudraient bien trouver un maître qui se plût à ces choses ; et, comme je sais que vous êtes une personne considérable, je voudrais vous prier de les voir et de les entendre, pour les acheter, s'ils vous plaisent, ou pour leur enseigner quelqu'un de vos amis qui voulût s'en accommoder. ISIDORE. C'est une chose à voir, et cela nous divertira. Faites-les-nous venir.

HALI. Chala bala... Voici une chanson nouvelle, qui est du temps. Ecoutez bien. Chala bala.

## SCÈNE IX.

DON PÈDRE, ISIDORE, HALI, ESCLAVES TURCS.

UN ESCLAVE (chantant, à Isidore).

D'un cœur ardent en tous lieux  
Un amant suit une belle ;  
Mais d'un jaloux odieux  
La vigilance éternelle  
Fait qu'il ne peut que des yeux  
S'entretenir avec elle.  
Est-il peine plus cruelle  
Pour un cœur bien amoureux ?

(A don Pèdre.)

Chiribirida ouh alla,

Star bon turca,

Non aver danara :

Ti voler comprara ?

Mi servir à ti,

Se pagar per mi ;

Far bona cucina,

Mi levar matina,

Far holler caldara.

Parlara, parlara :

Ti voler comprara ?

## PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET.

(Danse des esclaves.)

L'ESCLAVE (à Isidore).

C'est un supplice à tous coups  
Sous qui cet amant expire ;  
Mais, si d'un œil un peu doux  
La belle voit son martyre,  
Et consent qu'aux yeux de tous  
Pour ses attraits il soupire,  
Il pourrait bientôt se rire  
De tous les soins du jaloux.

(A don Pèdre.)

Chiribirida ouh alla,

Star bon turca,

Non aver danara :

Ti voler comprara ?

Mi servir à ti,

Se pagar per mi ?

Far bona cucina,

Mi levar matina,

Far holler caldara.

Parlara, parlara :

Ti voler comprara ?

## DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET.

(Les esclaves recommencent leur danse.)

DON PÈDRE chante.

Savez-vous, mes drôles,  
Que cette chanson  
Sent pour vos épaules  
Les coups de bâton ?  
Chiribirida ouh alla,  
Mi ti non comprara,  
Ma ti bastonara  
Si ti non andara,  
Andara, andara,  
O ti bastonara.

(A Isidore.) Oh ! oh ! quels égrillards ! Allons, rentrons ici : j'ai changé



Don Pèdre et Isidore.

ISIDORE. Je ne vous dis rien là dessus. Mais les femmes enfin n'aiment pas qu'on les gêne ; et c'est beaucoup risquer que de leur montrer des soupçons, et de les tenir renfermées.

DON PÈDRE. Vous reconnaissez peu ce que vous me devez : et il me semble qu'une esclave que l'on a affranchie, et dont on veut faire sa femme...

ISIDORE. Quelle obligation vous ai-je si vous changez mon esclavage en un autre beaucoup plus rude, si vous ne me laissez jouir d'aucune liberté, et me fatiguez, comme on voit, d'une garde continuelle ?

DON PÈDRE. Mais tout cela ne part que d'un excès d'amour.

ISIDORE. Si c'est votre façon d'aimer, je vous prie de me haïr.

DON PÈDRE. Vous êtes aujourd'hui dans une humeur désobligeante ; et je pardonne ces paroles au chagrin où vous pouvez être de vous être levée matin.

## SCÈNE VIII.

DON PÈDRE, ISIDORE, HALI (habillé en Turc, faisant plusieurs révérences à don Pèdre).

DON PÈDRE. Trêve aux cérémonies. Que voulez-vous ?

de pensée, et puis le temps se couvre un peu. (A Hali, qui paraît encore.) Ah! fourbe, que je vous y trouve!

HALL. Eh bien! oui, mon maître l'adore. Il n'a point de plus grand désir que de lui montrer son amour; et si elle y consent, il la prendra pour femme.

DON PÈDRE. Oui, oui, je la lui garde.

HALL. Nous l'aurons malgré vous.

DON PÈDRE. Comment! coquin...

HALL. Nous l'aurons, dis-je, en dépit de vos dents.

DON PÈDRE. Si je prends...

HALL. Vous avez beau faire la garde, j'en ai juré, elle sera à nous.

DON PÈDRE. Laissez-moi faire, je l'attraperai sans courir.

HALL. C'est nous qui vous attraperons. Elle sera notre femme: la chose est résolue. (Seul.) Il faut que j'y périsse, ou que j'en vienne à bout.

## SCÈNE X.

ADRASTE, HALL, DEUX LAQUAIS.

HALL. Monsieur, j'ai déjà fait quelque petite tentative; mais je...

ADRASTE. Ne te mets point en peine: j'ai trouvé par hasard tout ce que je voulais; et je vais jour du bonheur de voir chez elle cette belle. Je me suis rencontré chez le peintre Damon, qui m'a dit qu'aujourd'hui il venait faire le portrait de cette adorable personne; et, comme il est, depuis longtemps, de mes plus intimes amis, il a voulu servir mes vœux, et m'envoie à sa place avec un petit mot de lettre pour me faire accepter. Tu sais que de tout temps je me suis plu à la peinture, et que parfois je manie le pinceau, contre la coutume de France, qui ne veut pas qu'un gentilhomme sache rien faire; ainsi j'aurai la liberté de voir cette belle à mon aise. Mais je ne doute pas que mon jaloux fâcheux ne soit toujours présent, et n'empêche tous les propos que nous pourrions avoir ensemble; et, pour te dire vrai, j'ai, par le moyen d'une jeune esclave, un stratagème pour tirer cette belle Grecque des mains de son jaloux, si je puis obtenir d'elle qu'elle y consente.

HALL. Laissez-moi faire, je veux vous faire un peu de jour à la pouvoir entretenir. Il ne sera pas dit que je ne sois de rien dans cette affaire-là. Quand allez-vous?

ADRASTE. Tout de ce pas, et j'ai déjà préparé toutes choses.

HALL. Je vais, de mon côté, me préparer aussi.

ADRASTE (seul). Je ne veux point perdre de temps. Holà! il me tarde que je ne goûte le plaisir de la voir!

## SCÈNE XI.

DON PÈDRE, ADRASTE, DEUX LAQUAIS.

DON PÈDRE. Que cherchez-vous, cavalier, dans cette maison?

ADRASTE. J'y cherche le seigneur don Pèdre.

DON PÈDRE. Vous l'avez devant vous.

ADRASTE. Il prendra, s'il lui plaît, la peine de lire cette lettre.

DON PÈDRE (lit). « Je vous envoie, au lieu de moi, pour le portrait que vous savez, ce gentilhomme français, qui, comme curieux d'obliger les honnêtes gens, a bien voulu prendre ce soin, sur la proposition que je lui en ai faite. Il est, sans contredit, le premier homme du monde pour ces sortes d'ouvrages, et j'ai cru que je ne vous pouvais rendre un service plus agréable que de vous l'envoyer, dans le dessein que vous avez d'avoir un portrait achevé de la personne que vous aimez. Gardez-vous bien surtout de lui parler d'aucune récompense; car c'est un homme qui s'en offenserait, et qui ne fait les choses que pour la gloire et pour la réputation. »

Seigneur Français, c'est une grande grâce que vous me voulez faire, et je vous suis fort obligé.

ADRASTE. Toute mon ambition est de rendre service aux gens de nom et de mérite.

DON PÈDRE. Je vais faire venir la personne dont il s'agit.

## SCÈNE XII.

ISIDORE, DON PÈDRE, ADRASTE, DEUX LAQUAIS.

DON PÈDRE (à Isidore). Voici un gentilhomme que Damon nous envoie, qui se veut bien donner la peine de vous peindre. (A Adraste, qui embrasse Isidore en la saluant.) Holà! seigneur Français, cette façon de saluer n'est point d'usage en ce pays.

ADRASTE. C'est la manière de France.

DON PÈDRE. La manière de France est bonne pour vos femmes; mais pour les nôtres elle est un peu trop familière.

ISIDORE. Je reçois cet honneur avec beaucoup de joie. L'aventure me surprend fort; et, pour dire le vrai, je ne m'attendais pas d'avoir un peintre si illustre.

ADRASTE. Il n'y a personne, sans doute, qui ne tînt à beaucoup de gloire de toucher à un tel ouvrage. Je n'ai pas grande habileté; mais le

sujet ici ne fournit que trop de lui-même, et il y a moyen de faire quelque chose de beau sur un original fait comme celui-là.

ISIDORE. L'original est peu de chose; mais l'adresse du peintre en saura couvrir les défauts.

ADRASTE. Le peintre n'y en voit aucun; et tout ce qu'il souhaite est d'en pouvoir représenter les grâces aux yeux de tout le monde, aussi grandes qu'il les peut voir.

ISIDORE. Si votre pinceau flatte autant que votre langue, vous allez me faire un portrait qui ne me ressemblera pas.

ADRASTE. Le ciel, qui fit l'original, nous ôte le moyen d'en faire un portrait qui puisse flatter.

ISIDORE. Le ciel, quoi que vous en disiez, ne...

DON PÈDRE. Finissons cela, de grâce. Laissons les compliments, et songeons au portrait.

ADRASTE (aux laquais). Allons, apportez tout.

(On apporte tout ce qu'il faut pour peindre Isidore.)

ISIDORE (à Adraste). Où voulez-vous que je me place?

ADRASTE. Ici. Voici le lieu le plus avantageux, et qui reçoit le mieux les favoris de la lumière que nous cherchons.

ISIDORE (après s'être assise). Suis-je bien ainsi?

ADRASTE. Oui. Levez-vous un peu, s'il vous plaît. Un peu plus de ce côté-là. Le corps tourné ainsi. La tête un peu levée, afin que la beauté du cou paraisse. Ceci un peu plus découvert. (Il découvre un peu plus sa gorge.) Bon là. Un peu davantage: encore tant soit peu.

DON PÈDRE (à Isidore). Il a bien de la peine à vous mettre: ne sauriez-vous vous tenir comme il faut?

ISIDORE. Ce sont ici des choses toutes neuves pour moi; et c'est à monsieur à me mettre de la façon qu'il veut.

ADRASTE (assis). Voilà qui va le mieux du monde, et vous vous tenez à merveille (La faisant tourner un peu devers lui). Comme cela, s'il vous plaît. Le tout dépend des attitudes qu'on donne aux personnes qu'on peint.

DON PÈDRE. Fort bien.

ADRASTE. Un peu plus de ce côté. Vos yeux toujours tournés vers moi, je vous en prie; vos regards attachés aux miens.

ISIDORE. Je ne suis pas comme ces femmes qui veulent, en se faisant peindre, des portraits qui ne sont point elles, et ne sont point satisfaites du peintre s'il ne les fait toujours plus belles que le jour. Il faudrait, pour les contenter, ne faire qu'un portrait pour toutes; car toutes demandent les mêmes choses: un teint tout de lis et de roses, un nez bien fait, une petite bouche, et de grands yeux vifs, bien fendus, et surtout le visage pas plus gros que le poing, l'eussent-elles d'un pied de large.

Pour moi, je vous demande un portrait qui soit moi, et qui n'oblige point à demander qui c'est.

ADRASTE. Il serait malaisé qu'on demandât cela du vôtre; et vous avez des traits à qui fort peu d'autres ressemblent. Qu'ils ont de douceur et de charmes! et qu'on court de risque à les peindre!

DON PÈDRE. Le nez me semble un peu trop gros.

ADRASTE. J'ai lu, je ne sais où, qu'Apelle peignit autrefois une maîtresse d'Alexandre, d'une merveilleuse beauté, et qu'il en devint, le peignant, si éperdument amoureux, qu'il fut près d'en perdre la vie; de sorte qu'Alexandre, par générosité, lui céda l'objet de ses vœux. (A don Pèdre.) Je pourrais faire ici ce qu'Apelle fit autrefois; mais vous ne feriez pas peut-être ce que fit Alexandre.

(Don Pèdre fait la grimace.)

ISIDORE (à don Pèdre). Tout cela sent la nation; et toujours messieurs les Français ont un fonds de galanterie qui se répand partout.

ADRASTE. On ne se trompe guère à ces sortes de choses; et vous avez l'esprit trop éclairé pour ne pas voir de quelle source partent les choses qu'on vous dit. Oui, quand Alexandre serait ici, et que ce serait votre amant, je ne pourrais m'empêcher de vous dire que je n'ai rien vu de si beau que ce que je vois maintenant, et que...

DON PÈDRE. Seigneur Français, vous ne devriez pas, ce me semble, parler: cela vous détourne de votre ouvrage.

ADRASTE. Ah! point du tout. J'ai toujours de coutume de parler quand je peins; et il est besoin, dans ces choses, d'un peu de conversation pour réveiller l'esprit, et tenir les visages dans la gaieté nécessaire aux personnes que l'on veut peindre.

## SCÈNE XIII.

HALL (vêtu en Espagnol), DON PÈDRE, ADRASTE, ISIDORE.

DON PÈDRE. Que veut cet homme-là? Et qui laisse monter les gens sans nous en avertir?

HALL (à don Pèdre). J'entre ici librement; mais, entre cavaliers, telle liberté est permise. Seigneur, suis-je connu de vous?

DON PÈDRE. Non, seigneur.

HALL. Je suis don Gilles d'Avales; et l'histoire d'Espagne vous doit avoir instruit de mon mérite.

DON PÈDRE. Souhaitez-vous quelque chose de moi?

HALL. Oui: un conseil sur un fait d'honneur. Je sais qu'en ces matières il est malaisé de trouver un cavalier plus consommé que vous. Mais je vous demande pour grâce que nous nous tirions à l'écart.

DON PÈDRE. Nous voilà assez loin.

ADRASTE (à don Pèdre, qui le reprend parlant bas à Isidore). Elle a les yeux bleus.

HALL (tirant don Pèdre, pour l'éloigner d'Adraste et d'Isidore). Seigneur, j'ai reçu un soufflet. Vous savez ce qu'est un soufflet lorsqu'il se donne à main ouverte sur le beau milieu de la joue. J'ai ce soufflet fort sur le cœur; et je suis dans l'incertitude si, pour me venger de l' affront, je dois me battre avec mon homme ou bien le faire assassiner.

DON PÈDRE. Assassiner, c'est le plus court chemin. Quel est votre ennemi?

HALL. Parlons bas, s'il vous plaît.

(Hali tient don Pèdre, en lui parlant, de façon qu'il ne peut voir Adraste.)

ADRASTE (aux genoux d'Isidore, pendant que don Pèdre et Hali parlent bas ensemble). Oui, charmante Isidore, mes regards vous le disent depuis plus de deux mois, et vous les avez entendus: je vous aime plus que tout ce que l'on peut aimer; et je n'ai point d'autre pensée, d'autre but, d'autre passion, que d'être à vous toute ma vie.

ISIDORE. Je ne sais si vous dites vrai; mais vous persuadez.

ADRASTE. Mais vous persuadé-je jusqu'à vous inspirer quelque peu de bonté pour moi?

ISIDORE. Je ne crains que d'en trop avoir.

ADRASTE. En aurez-vous assez pour consentir, belle Isidore, au dessein que je vous ai dit?

ISIDORE. Je ne puis encore vous le dire.

ADRASTE. Qu'attendez-vous pour cela?

ISIDORE. A me résoudre.

ADRASTE. Ah! quand on aime bien on se résout bientôt.

ISIDORE. Eh bien! allez; oui, j'y consens.

ADRASTE. Mais consentez-vous, dites-moi, que ce soit dès ce moment même?

ISIDORE. Lorsqu'on est une fois résolu sur la chose, s'arrête-t-on sur le temps?

DON PÈDRE (à Hali). Voilà mon sentiment, et je vous baise les mains.

HALL. Seigneur, quand vous aurez reçu quelque soufflet, je suis homme aussi de conseil; et je pourrai vous rendre la pareille.

DON PÈDRE. Je vous laisse aller sans vous reconduire; mais entre cavaliers cette liberté est permise.

ADRASTE (à Isidore). Non, il n'est rien qui puisse effacer de mon cœur les tendres témoignages... (A don Pèdre, apercevant Adraste qui parle de près à Isidore.) Je regardais ce petit trou qu'elle a au côté du menton, et je croyais d'abord que ce fut une tache. Mais c'est assez pour aujourd'hui: nous finirons une autre fois. (A don Pèdre, qui veut voir le portrait.) Non, ne regardez rien encore; faites serrer cela, je vous prie. (A Isidore.) Et vous, je vous conjure de ne vous relâcher point, et de garder un esprit gai, pour le dessein que j'ai d'achever notre ouvrage.

ISIDORE. Je conserverai pour cela toute la gaieté qu'il faut.

## SCÈNE XIV.

DON PÈDRE, ISIDORE.

ISIDORE. Qu'en dites-vous? Ce gentilhomme me paraît le plus civil du monde; et l'on doit demeurer d'accord que les Français ont quelque chose en eux de poli, de galant, que n'ont point les autres nations.

DON PÈDRE. Oui; mais ils ont cela de mauvais qu'ils s'émancipent un peu trop, et s'attachent en étourdis à conter des fleurettes à tout ce qu'ils rencontrent.

ISIDORE. C'est qu'ils savent qu'on plaît aux dames par ces choses.

DON PÈDRE. Oui; mais, s'ils plaisent aux dames, ils déplaisent fort aux messieurs; et l'on n'est point bien aise de voir sur sa moustache cajoler hardiment sa femme ou sa maîtresse.

ISIDORE. Ce qu'ils en font n'est que par jeu.

## SCÈNE XV.

ZAÏDE, DON PÈDRE, ISIDORE.

ZAÏDE. Ah! seigneur cavalier! sauvez-moi, s'il vous plaît, des mains d'un mari furieux dont je suis poursuivie. Sa jalousie est incroyable, et passe, dans ses mouvements, tout ce qu'on peut imaginer. Il va jusqu'à vouloir que je sois toujours voilée; et, pour m'avoir trouvée le visage un peu découvert, il a mis l'épée à la main, et m'a réduite à me jeter chez vous pour vous demander votre appui contre son injustice. Mais je le vois paraître. De grâce, seigneur cavalier, sauvez-moi de sa fureur!

DON PÈDRE (à Zaïde, lui montrant Isidore). Entrez là-dedans avec elle, et n'appréhendez rien.

## SCÈNE XVI.

ADRASTE, DON PÈDRE.

DON PÈDRE. Eh quoi! seigneur, c'est vous? Tant de jalousie pour un Français! Je pensais qu'il n'y eût que nous qui en fussions capables.

ADRASTE. Les Français excellent toujours dans toutes les choses qu'ils font: et quand nous nous mêlons d'être jaloux, nous le sommes vingt fois plus qu'un Sicilien. L'infame croit avoir trouvé chez vous un assuré refuge; mais vous êtes trop raisonnable pour blâmer mon ressentiment. Laissez-moi, je vous prie, la traiter comme elle le mérite.

DON PÈDRE. Ah! de grâce! arrêtez. L'offense est trop petite pour un courroux si grand.

ADRASTE. La grandeur d'une telle offense n'est pas dans l'importance des choses que l'on fait: elle est à transgresser les ordres qu'on nous donne; et, sur de pareilles matières, ce qui n'est qu'une bagatelle devient fort criminel lorsqu'il est défendu.

DON PÈDRE. De la façon qu'elle a parlé, tout ce qu'elle en a fait a été sans dessein: et je vous prie enfin de vous remettre bien ensemble.

ADRASTE. Eh quoi! vous prenez son parti, vous qui êtes si délicat sur ces sortes de choses!

DON PÈDRE. Oui, je prends son parti; et, si vous voulez m'obliger, vous oublierez votre colère, et vous vous reconciliez tous deux. C'est une grâce que je vous demande; et je la recevrai comme un essai de l'amitié que je veux qui soit entre nous.

ADRASTE. Il ne m'est pas permis, à ces conditions, de vous rien refuser. Je ferai ce que vous voudrez.

## SCÈNE XVII.

ZAÏDE, DON PÈDRE; ADRASTE (dans un coin du théâtre).

DON PÈDRE (à Zaïde). Holà! venez. Vous n'avez qu'à me suivre, et j'ai fait votre paix. Vous ne pouvez jamais mieux tomber que chez moi.

ZAÏDE. Je vous suis obligée plus qu'on ne saurait croire. Mais je m'en vais prendre mon voile; je n'ai garde sans lui de paraître à ses yeux.

## SCÈNE XVIII.

DON PÈDRE, ADRASTE.

DON PÈDRE. La voici qui s'en va venir; et son âme, je vous assure, a paru toute réjouie lorsque je lui ai dit que j'avais raccommodé tout.

## SCÈNE XIX.

ISIDORE (sous le voile de Zaïde), ADRASTE, DON PÈDRE.

DON PÈDRE (à Adraste). Puisque vous m'avez bien voulu abandonner votre ressentiment, trouvez bon qu'en ce lieu je vous fasse toucher dans la main l'un de l'autre, et que tous deux je vous conjure de vivre, pour l'amour de moi, dans une parfaite union.

ADRASTE. Oui, je vous le promets, que, pour l'amour de vous, je m'en vais avec elle vivre le mieux du monde.

DON PÈDRE. Vous m'obligerez sensiblement, et j'en garderai la mémoire.

ADRASTE. Je vous donne ma parole, seigneur don Pèdre, qu'à votre considération je m'en vais la traiter du mieux qu'il me sera possible.

DON PÈDRE. C'est trop de grâce que vous me faites. (Seul.) Il est bon de pacifier et d'adoucir toujours les choses. Holà! Isidore, venez.

## SCÈNE XX.

ZAÏDE, DON PÈDRE.

DON PÈDRE. Comment! Que veut dire cela?

ZAÏDE (sans voile). Ce que cela veut dire? Qu'un jaloux est un monstre haï de tout le monde, et qu'il n'y a personne qui ne soit ravi de lui nuire, n'y eût-il point d'autre intérêt: que toutes les serrures et les verrous du monde ne retiennent point les personnes, et que c'est le cœur qu'il faut arrêter par la douceur et par la complaisance; qu'Isidore est entre les mains du cavalier qu'elle aime, et que vous êtes pris pour dupe.

DON PÈDRE. Don Pèdre souffrira cette injure mortelle! Non, non, j'ai trop de cœur; et je vais demander l'appui de la justice pour pousser le perfide à bout. C'est ici le logis d'un sénateur. Holà!

## SCÈNE XXI.

UN SÉNATEUR, DON PÈDRE.

LE SÉNATEUR. Serviteur, seigneur don Pèdre. Que vous venez à propos!

DON PÈDRE. Je viens me plaindre à vous d'un affront qu'on m'a fait.

LE SÉNATEUR. J'ai fait une mascarade la plus belle du monde.

DON PÈDRE. Un traître de Français m'a joué une pièce!

LE SÉNATEUR. Vous n'avez, dans votre vie, jamais rien vu de si beau.